INTERVIEW

Gian Paolo Minelli, *Monumento Fuerza Aérea Argentina*, de la série *Villa Lugano*, 2008-2009 (membre de NEAR)

Gian Paolo Minelli, *Villa 20 .M*, de la série *Villa Lugano*, 2008-2009

Rencontre d'Emmanuelle Bayart avec Gian Paolo Minelli, photographe de NEAR

Gian Paolo Minelli (1968, CH / IT) est né à Genève et a vécu au Tessin de 1970 à 1998. Il a ouvert un studio de photographe indépendant à Chiasso en 1988. Il effectue plusieurs voyages et séjours en Argentine dès 1993. En 1996, il reçoit une première Bourse fédérale des arts appliqués pour ses photographies et, en 1998-1999, il est en résidence à l'Institut suisse de Rome. Gian Paolo Minelli vit depuis 1999 à Buenos Aires, où il a réalisé d'importants travaux d'investigation ayant notamment abouti à deux publications : *Zona Sur_Barrio Piedra Buena_Buenos Aires_2001-2006*, Genève, attitudes, 2006 et *Buenos Aires_Argentina. Villa Lugano 2008-2009*, Ville de Lugano, 2009. Il vient de publier un ouvrage édité par Tobia Bezzola, curateur au Kunsthaus Zurich et auteur du texte du livre : *La piel de las ciudades / The skin of the cities*, Zurich, Link Group / Codax Publisher / JRP Ringier Publisher, 2010. Il est en résidence à la Cité des Arts, Paris, de août 2009 à janvier 2010.

Emmanuelle Bayart (1981, FR) est photographe de NEAR. Son travail personnel est principalement axé sur le portrait et la photographie documentaire. Elle a participé au Salon Light #6 consacré aux livres d'artistes, présenté du 6 au 8 novembre 2009 au Point Ephémère à Paris (http://salonlight.wordpress.com/). A cette occasion, elle a rencontré Gian Paolo Minelli qui s'était rendu au salon la veille.

Texte sans illustration : pdf

Images de Gian Paolo Minelli sur : flickr & sur www.near.li

Brève présentation du livre *La piel de las ciudades / The skin of the cities*, 2010 : vidéo & extrait du catalogue JRP Ringier

Voir le documentaire PHOTOsuisse de la TSR consacré à Gian Paolo Minelli (12'37 min.) : vidéo

Article de Nassim Daghighian dans le journal *Le Phare* n°3, Centre culturel suisse, Paris, octobre 2009, p. 31 : pdf

Article d'Elisabeth Chardon, " Buenos Aires dans l'objectif ", *Le Temps*, 11 novembre 2006 : pdf

Gian Paolo Minelli, *Discarica 019*, Coldrerio, Suisse, 1998

Extrait de l'entretien de Gian Paolo Minelli avec Emmanuelle Bayart qui a eu lieu le 8 novembre à Paris

Emmanuelle Bayart : Lorsque tu es invité en résidence à l'Institut suisse de Rome, tu décides de fermer ton studio à Chiasso (Tessin). Combien de temps as-tu séjourné en Italie ?

Gian Paolo Minelli : Un an et demi, de février 1998 jusqu'à la fin de mai 1999.

EB : Quel travail personnel y réalises-tu? Un travail sur la ville de Rome, sur la périphérie... ?

GPM : Comme je rentrais très souvent au Tessin pour réaliser des mandats et que j'avais commencé une série avant de partir à Rome, je l'ai continuée. Cette série concerne une décharge dans laquelle sont déposées les poubelles du Tessin et qui a été construite à l'emplacement d'une jolie forêt. Ils ont abattu tous les arbres pour y construire la décharge. Il y a seulement deux mois qu'ils ont inauguré un incinérateur de déchets. J'ai donc pris des photographies de cet espace en préparation. A ce moment-là, il n'y avait pas encore de poubelles. Je documentais la transformation du lieu en un énorme cratère "imperméabilisé". Ils ne m'ont jamais donné l'autorisation d'y rentrer, je travaillais donc le week-end, le samedi après-midi et le dimanche. C'était un espace très grand, il y avait des gardes à l'entrée, mais là où je travaillais, je n'ai jamais eu de problème.

EB : Lorsque tu as montré cette série d'images, y a-t-il eu des répercussions?

GPM : La série a toujours été présentée sous le titre *Discarica di Coldrerio*, mais personne n'a jamais rien dit.

Gian Paolo Minelli, *Migrante kurdo, Colle Oppio*, de la série *Vedermi*, 1998-1999

EB : Le travail n'était peut-être pas tant critique?

GPM : Oui, l'aspect critique n'est pas évident, on peut y voir une autre histoire. Je travaillais toujours après 17h, lorsqu'il n'y avait plus de soleil. Je photographiais les surfaces de bitume recouvertes d'excréments de corbeaux et les structures du système de récupération du gaz provenant de la décomposition des poubelles, qui servait à chauffer les bâtiments.

EB : Dirais-tu que ce sont des raisons plastiques qui t'ont motivé ?

GPM : Non, c'était surtout une préoccupation liée à la situation des déchets et à l'écologie. Avec l'artiste Silvano Repetto, nous avons presque toujours travaillé sur les rapports de l'homme à son environnement. Une fois sur le lieu, je travaille d'avantage de manière esthétique et conceptuelle. Il y a deux photographies, la première et la dernière, sur lesquelles figure l'espace en sa totalité. Les autres sont plutôt des abstractions de cet espace qui, une fois les déchets déposés, devait disparaître. Maintenant, c'est une colline verte…
Durant ma résidence à Rome, j'ai aussi commencé une nouvelle série sur le bord du Tevere, *Vedermi*, 1998-1999. C'était au moment critique de l'arrivée des premiers migrants clandestins : Albanais, Kurdes,… Ca continue toujours d'ailleurs. Il y a eu cet événement marquant concernant le leader kurde, Öcalan. Il avait demandé l'asile politique à Rome qui le lui a accordé et il a été mis dans un avion pour la Grèce. Mais dans l'avion, des agents secrets turcs l'ont pris et mis en prison. Il y a eu beaucoup de manifestations en Italie, des Kurdes venus à Rome pour lui. Ils habitaient au bord du fleuve. J'ai commencé à y aller et j'ai fait un travail sur ces migrants. C'est depuis ce moment que j'ai commencé à travailler sur l'autoportrait, le modèle réalisant lui-même la prise de vue à l'aide d'un déclencheur souple.

Gian Paolo Minelli, *Migrante irakeno, mercati generali*, de la série *Vedermi*, Roma, 1999

GPM : Cette série s'appelle *Vedermi,* parce qu'ils sont là, mais n'existent pas. Ce sont des individus sans papiers. Ils ne font partie d'aucun système de demande d'asile politique. Je me suis baladé dans cette partie de la ville à l'extérieur de Rome et y ai fait plusieurs rencontres. J'ai d'abord travaillé sur les structures qu'ils s'étaient fabriqué pour vivre. J'ai commencé à réaliser des autoportraits pour représenter le geste, l'acte de se montrer aux autres, d'affirmer sa présence, son existence. Cela n'a pas été facile, car il y avait beaucoup de peur.

EB : Ils ont raison d'être méfiants puisqu'ils sont en danger. Tout comme il est difficile pour toi de justifier la raison pour laquelle tu veux les photographier. Est-ce pour toi un dilemme ?

GPM : Oui, mais c'est aussi une question de temps. Un tel projet est difficilement réalisable en photographie. La rencontre a toujours lieu avec des moyens humains, il faut avant tout établir des relations avec les modèles et ça prend beaucoup de temps. C'est pour cela que je n'ai pas fait beaucoup de portraits, que je n'ai pas tant travaillé. J'y suis allé plusieurs mois sans la caméra. Au fur et à mesure, je suis devenu ami avec un Irakien. Nous avons réalisé le premier autoportrait. Lorsque je lui ai donné la photo, j'ai découvert des choses auxquelles je ne pensais pas. Il avait quitté l'Irak depuis près de six ans. Il avait fait le tour : il était arrivé en France et avait passé en Suisse, où on lui avait refusé l'asile politique, puis est allé en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, et finalement en Italie dans une boîte en carton. Il n'avait aucune photo de lui et lorsque je lui ai donné son autoportrait, il l'a envoyé tout de suite à sa famille en Irak qui ne l'avait pas revu depuis son départ. D'autres personnes ont ensuite voulu se faire photographier.

EB : Comment présentais-tu cela à l'époque ? Avec une indication biographique ?

Gian Paolo Minelli, *Ostia Antica*, de la série *Vedermi*, Roma, 1999

GPM : Non, seulement la photo avec en légende : le nom du modèle, le lieu où on s'était rencontré et la date. Comme très souvent je n'avais pas leur nom, j'ai indiqué leur nationalité : Irakien, Kurde, Moldave, Nigérien, etc. J'ai aussi réalisé des autoportraits des prostituées nigériennes qui se postaient à Ostia Antica l'après-midi.

EB : Comment les faisais-tu poser ? Toujours de manière très frontale afin que les personnes se présentent ?

GPM : Oui, et toujours sous forme de diptyque : la photographie du lieu où l'on s'était rencontré et l'autoportrait. L'Irakien avec qui je suis devenu ami ne voulait pas que je photographie sa maison, car il trouvait qu'elle n'était pas jolie. Elle était en carton. C'est lui qui, après deux mois, m'a demandé de prendre la photo parce qu'il s'était construit une grande maison en bois. Nous avons fait la photo ensemble : il a déclenché, j'étais avec lui et sa maison était à l'arrière-plan.
J'ai aussi travaillé à Colle Oppio, un lieu historique derrière le Colisée de Rome complètement détruit et qui, pendant un moment, a été occupé par un bidonville de Kurdes. J'y ai à nouveau travaillé avec des familles.

EB : L'art contemporain entretient des rapports assez ambigus avec ce type de démarche. En ce qui te concerne, tu as été primé aux Bourses fédérales et invité à l'Institut suisse de Rome alors que tu réalisais un travail de pure photographie documentaire.

GPM : Oui, je pense que le lieu où tu présentes les images change vraiment leur signification. Si tu penses à la Documenta XI de Kassel, il y avait beaucoup de photographies documentaires, mais ces travaux étaient considérés comme des œuvres d'art. Moi-même je me demande si c'est bien de faire ces photos. Je ne cherche pas à faire ces images pour les publier dans des revues de reportage. Je le fais par nécessité personnelle, pour m'immerger dans ces endroits. Maintenant, je suis en train de travailler dans une banlieue très difficile de Paris. C'est vraiment une nécessité personnelle de voir ces situations complexes, parfois rien que pour me rendre compte, sans même les documenter.

Gian Paolo Minelli, *Carcel de Caseros #009E*, Buenos Aires, 2001

EB : Tu réalises donc ces différents projets à Rome. Est-ce après cette résidence que tu pars en Argentine ?

GPM : Oui, c'était encore le moment de le faire. Si je rentrais en Suisse, il fallait que je m'installe. Je venais de passer une année et demie durant laquelle tout s'était bien passé puis j'ai gagné la bourse. Je suis donc parti à Buenos Aires pour y rester une année. Il faut dire qu'à l'époque j'étais marié avec une Argentine. J'avais déjà été là-bas pendant quatre mois et j'avais réalisé une série de portraits d'artistes de Buenos Aires. Il y avait eu une exposition et un livre était paru. Depuis lors persistait la curiosité de continuer à travailler dans d'autres milieux là-bas. Il a fallu que je m'adapte à beaucoup de choses et ça a pris plus de temps que prévu. J'ai découvert le quartier Barrio Piedra Buena et commencé à donner des cours de photographie dans un centre culturel. J'ai découvert que je pouvais y faire des choses.

EB : Lorsque tu arrives à Buenos Aires, à quoi t'intéresses-tu en premier ?

GPM : J'ai fait des photographies de la prison, la série *Carcel de Caseros* (2000-2002). Cette prison a été fermée en septembre 2000 alors qu'elle avait un peu plus de 20 ans. Ce n'était pas une prison pour les condamnés, mais une prison pour les personnes en cours de jugement. Elle était tout de même devenue une prison de 24 étages. Depuis lors, elle a été complètement détruite. Je m'y suis rendu pendant deux ans. Dans ce cas, ça a été encore une question de chance. L'accès à la prison était vraiment difficile, car elle dépendait de la justice nationale. Lorsqu'ils ont enlevé tous les prisonniers, ils l'ont fait visiter à la presse, aux photojournalistes. Je l'ai donc vue à cette occasion, mais comme je travaille toujours avec une sinar, j'avais besoin de temps... J'ai eu la chance de rencontrer le policier responsable du bâtiment vide. Il a compris que je ne faisais pas de la photo dénonciatrice et m'a laissé gracieusement rentrer pendant deux ans. C'était une chose entre nous deux. Le travail a été montré lors d'une exposition au Musée d'Art Moderne de Buenos Aires qui en a publié un catalogue.

Gian Paolo Minelli, *Carcel de Caseros #009A*, Buenos Aires, 2001

EB : Quelle était la situation socio-politique à l'époque ? pourquoi la prison est-elle restée vide deux ans ?

GPM : Comme toujours, il y avait de multiples enjeux. C'était un bâtiment compliqué, deux tours de 24 étages. Ils ne savaient pas comment les détruire. L'hôpital de pédiatrie le plus important de l'Argentine se trouvait à proximité. Ils ont récupéré le métal, tout ce qu'ils pouvaient réutiliser et ont traité le site en raison d'une présence d'amiante.

EB : Le texte de la publication parle-t-il des enjeux de la prison ? Y avait-il une polémique autour de cette prison pour qu'elle ferme, notamment parce qu'elle était en centre ville et que ça pouvait déranger les gens ?

GPM : Surtout parce que c'était un monument à la dictature militaire. L'inauguration du bâtiment avait eu lieu en l'honneur de celle-ci. Pour les Argentins, cette institution était connotée très négativement.

EB : Le texte de présentation en parle-t-il ?

GPM : Oui, en partie. Il y a le texte de présentation de la directrice du musée et un autre texte de Bernard Bischoff, qui ne connaissait pas bien cet aspect de l'histoire. Son texte développe un autre point de vue. Il y a aussi des histoires très drôles autour de cette prison. Lorsque j'ai exposé *Carcel de Caseros* au Musée d'art moderne, j'y ai emmené tous les élèves de mon cours. Une quarantaine de personnes le suivaient et presque la moitié connaissait bien la prison...

Gian Paolo Minelli, *Las chicas*, 2003, de la série *Zona Sur Barrio Piedra Buena*, 2001-2006

GPM : Après deux ans d'enseignement dans le quartier, j'ai commencé avec Alberto, un de mes élèves, à m'y balader et à prendre des photographies de l'architecture, de l'espace urbain. C'est un quartier difficile. Durant la première année, le directeur du centre culturel venait me chercher à l'entrée pour m'accompagner jusqu'à la salle de cours. Au fur et à mesure, je suis devenu plus connu. Je n'ai jamais eu de problème. Plus tard, j'allais seul prendre le bus.
J'ai eu envie de faire des autoportraits des jeunes du quartier. En travaillant avec la sinar, je crée un prétexte pour dialoguer. Les jeunes m'approchaient, regardaient, me questionnaient. Je leur montrais la chambre photographique et nous discutions. A Buenos Aires, comme dans la banlieue de Paris, dans les quartiers durs, il y a tout de même une certaine fierté d'être de cet endroit. " On est le quartier le plus dangereux de la ville. On est le Bronx de l'Argentine ". Les gens sont vraiment " autoréférentiels " : ils vivent dans leur banlieue et ne sortent pas de ce milieu puisqu'ils y sont connus J'ai donc commencé la série des autoportraits. Cela m'a pris beaucoup de temps, ça a été éprouvant. C'est un quartier dans lequel les gens sortent jusqu'à 13h ou14h. Après, ça devient le lieu de n'importe quoi ! des mecs vendent de la drogue, sortent armés et jouent les propriétaires du quartier.

EB : J'imagine qu'il est difficile de fixer des rendez-vous…

GPM : Ah oui, ça ! Lorsque Alberto a intégré l'Académie de la police, il n'a plus pu m'accompagner. Heureusement son frère Luciano a pris la relève. C'était un garçon incroyable. Il avait 18 ans, il était déjà connu et populaire dans le quartier, même les chiens le saluaient ! Les petits enfants, les vieux l'appelaient : " Luciano, Luciano, Luciano,… " Il est respecté parce qu'il paraît qu'il peut être très violent. Il ne vend pas de la drogue, il ne vole pas mais c'est un habitant du quartier : pour y vivre tranquillement, s'y promener sans embarras avec sa femme et son enfant, il peut faire appel à la force. Avec Luciano, nous avons lancé de nouveaux projets, qui sortent du cadre strict de la photographie. On a transformé le quartier en un laboratoire d'art.

Gian Paolo Minelli, *Luciano en concierto*, 2006, de la série *Zona Sur Barrio Piedra Buena*, 2001-2006

GPM : On occupe l'espace avec des activités inexistantes auparavant, comme la musique, le théâtre, la peinture ou la photo. On a projeté pendant la nuit les diapositives des photographies prises par les enfants en bas âge à qui je donnais des cours. Au fur et à mesure, nous avons pensé à créer un collectif : PiedrabuenArte. D'autres jeunes qui peignent des " murales " se sont joints à nous. On a transformé l'intérieur d'un sous-sol dont ils me disaient : " Là, tu ne dois pas entrer, les dealers y vendent de la drogue et sont armés ". Il y a beaucoup de pasta base, le crack de cocaïne et de nombreux jeunes fument dans cet endroit. Nous avons décidé d'y intervenir quand même et on se respecte mutuellement, chacun s'occupe de ses affaires.

EB : Est-ce juste du respect ou votre intervention a-t-elle aussi une incidence sur la vie, au sens où ça calmerait certains esprits, ça en occuperait d'autres ?

GPM : C'est ce que l'on cherche, oui. Luciano réalise des vidéos et de la photographie. Il travaille toujours avec moi. Dans un hangar énorme, on a ouvert le centre culturel PiedrabuenArte. Nous avons commencé à travailler avec les jeunes qui fument la pasta base en créant des ateliers vidéo pour eux. C'est vraiment une drogue terrible qui ressemble un peu à l'héroïne dans le milieu de la dépendance. Les jeunes s'en sortent très difficilement : ceux qui s'éloignent du quartier et suivent un programme de désintoxication tombent dès qu'ils y reviennent.
Malheureusement, un nouveau groupe de narcotrafiquants s'est installé dans le quartier du centre culturel. J'ai un rendez-vous téléphonique avec Luciano dans 2h, car nous y avons eu une attaque violente la semaine passée. Nous ne sommes pas certains que ces trafiquants en soient les auteurs, mais c'était plus que du vol, ils ont tout détruit.
Ces dernières années, nous avons ouvert notre espace de 150 m^2 à d'autres interventions. En fin de semaine, des gens du monde du cirque donnent des cours. Il y a aussi des architectes qui mènent un atelier de menuiserie basé sur le recyclage du bois : ils récupèrent des caisses que l'industrie jette.

Gian Paolo Minelli, *Barrio Piedra Buena*, 2009

GPM : Comme tu le disais à propos des rapports entre photographie appliquée et art, ce sont à la fois des architectes qui construisent des maisons et des artistes intervenant dans le monde de l'art contemporain. A Barcelone, ce groupe A77 a récemment exposé une installation réalisée à partir d'éléments recyclés. Ils participent à notre projet dans cette optique. Cela permet d'impliquer les jeunes de Piedra Buena dans une activité différente, plutôt que de traîner dans le coin à fumer la pasta base. A partir d'un projet initial dont l'idée était d'aller dans les quartiers défavorisés comme photographe, c'est devenu tout autre chose.

EB : Dirais-tu que ton engagement est devenu plus social ?

GPM : Oui. J'ai découvert une situation qui m'y a conduit. J'ai eu la chance de rencontrer Luciano, il a une grande énergie et ne savait pas où la mettre. Il n'a pas terminé d'école et a beaucoup de difficultés à trouver du travail. Avec le film documentaire que nous avons réalisé ensemble, on a pu acheter du matériel comme un ordinateur, un appareil photo, une caméra vidéo. Luciano s'occupe toujours de ces activités.
Nous avons monté un projet à Buenos Aires avec le Rotary club de Genève qui souhaitait nous soutenir. Le Rotary club était prêt à donner 10'000.- CHF mais gérer une telle somme d'argent dans cet environnement est difficile, j'ai préféré quelque chose de différent. Je leur ai proposé de nous donner seulement 1000.- CHF pour commencer. Avec cette somme, on a acheté ce dont on avait besoin pour créer un atelier de peinture dans le hangar : la toile, les cadres, les pinceaux, toutes les couleurs… On a construit nous-mêmes des chevalets. Trois jeunes ont fait des peintures et Luciano a pris une série de photographies sur les consommateurs de pasta base. Le tout a été présenté pendant quatre jours lors d'une exposition-évènement à Genève, en collaboration avec attitudes, avec une soirée du Rotary club qui a organisé une vente et a presque tout vendu. Les deux tableaux non-vendus sont restés à Genève, car on les leur a donnés. Au final, on a obtenu plus d'argent, mais en procédant de manière différente !

Gian Paolo Minelli, *Paisaje # 001A*, 2002, de la série Zona Sur Barrio Piedra Buena, 2001-2006

GPM : Nous n'avons pas encore utilisé tout cet argent, ce qui nous permet, par exemple, d'aider Pepi, l'un de jeunes qui peint et qui voulait suivre une formation à l'école des Beaux-arts, mais n'en avait pas les moyens. Maintenant ça fait une année et demie qu'il étudie. Luciano a quant à lui suivi un premier cours de cinéma à l'école du syndicat de cinéma de Buenos Aires. On achète régulièrement du matériel pour mener à bien les activités. Aujourd'hui, je vais leur dire de réinvestir dans le lieu pour mettre à nouveau en marche le projet.

EB : C'est beaucoup de responsabilité, ton engagement personnel est très important.

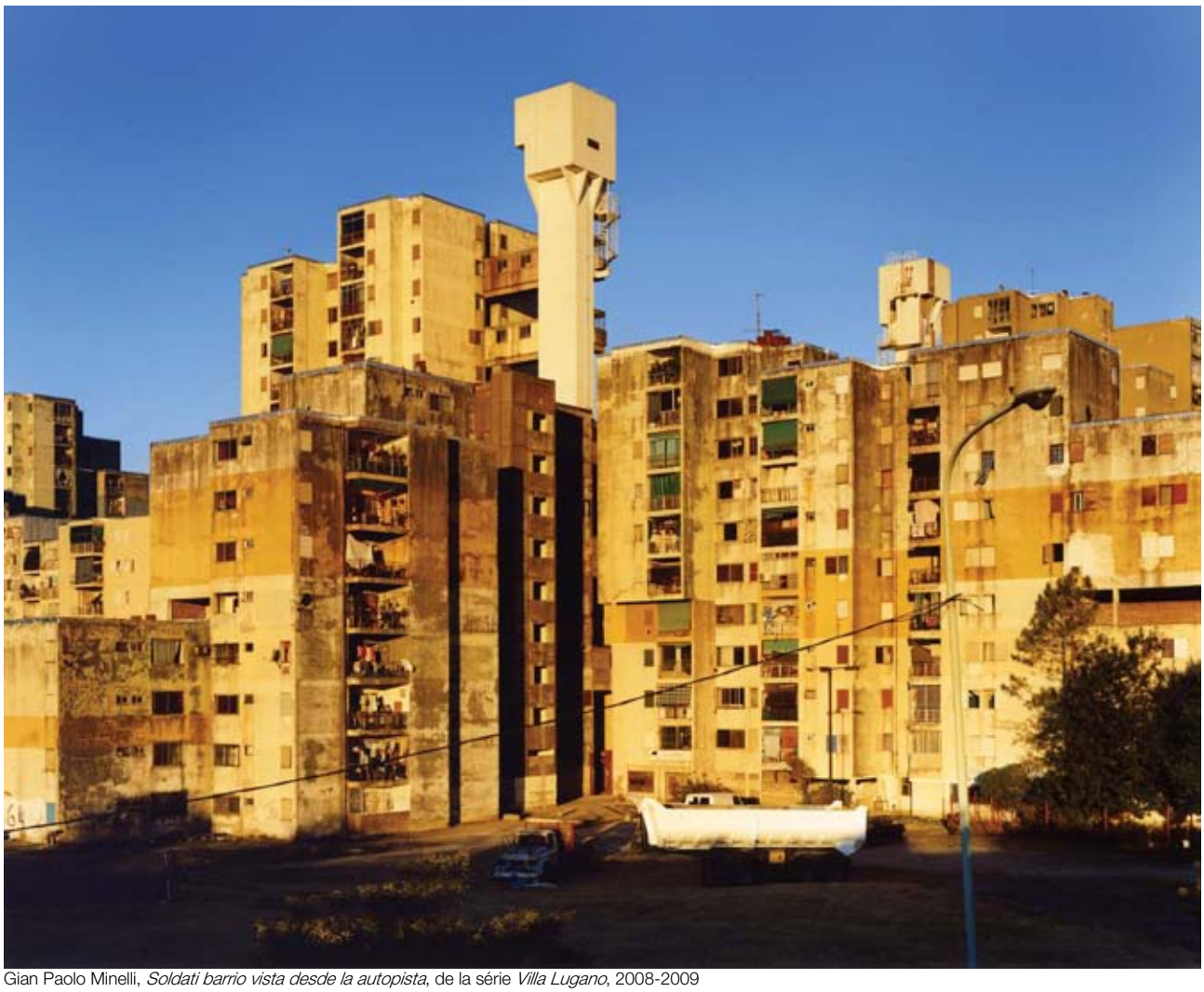
GPM : Oui, lorsque je suis à Buenos Aires, j'y vais deux jours par semaine. Et depuis que je suis à Paris, avec Skype, j'ai des rendez-vous téléphoniques avec eux presque toute la semaine. De plus, au mois d'avril prochain, la ville de Lugano qui a sponsorisé mon dernier livre m'a proposé d'en faire une présentation à Buenos Aires. Avec la curatrice Florencia Malbran nous avons cherché un espace intéressant. L'exposition va avoir lieu au Centre culturel de Recoleta. Comme nous avons à disposition trois grandes salles, ça va être l'occasion de dédier une salle à l'exposition des photographies du livre et les deux autres salles à la présentation de tout le projet de PiedrabuenaArte. Je vais exposer les photographies de Luciano et les tableaux de Pepi, qui réalisera aussi une œuvre murale dans l'espace. On va montrer au centre-ville ce qu'on fait dans le quartier de la banlieue sud. Le Centre culturel de Recoleta est un lieu culturel emblématique du centre, gratuit, où chaque semaine passent jusqu'à 1500 personnes.

Gian Paolo Minelli, *Ignacio*, 2002, de la série Zona Sur Barrio Piedra Buena, 2001-2006

EB : Pour récapituler, de 2001 à 2009, tu as fait des photographies dans cette zone sud de Buenos Aires, Villa Lugano, dont fait partie Piedra Buena. Ce que je connaissais de ton travail jusqu'à maintenant, ce sont tes deux livres *Zona Sur_Barrio Piedra Buena_Buenos Aires_2001-2006*, issu de ton exposition à attitudes que j'avais visitée en 2006, et *Buenos Aires_Argentina. Villa Lugano 2008-2009*. T'arrive-il de travailler ailleurs ?

GPM : Oui, je fais d'autres choses. C'est-à-dire que le livre *Zona Sur_Barrio Piedra Buena_Buenos Aires_2001-2006* a été fait à titre personnel et a été produit par attitudes. En réduisant les coûts de l'exposition, on a réussi à ne pas utiliser tout l'argent et, une fois que les sponsors ont vu l'exposition, on les a convaincus de faire ce livre. *Zona Sur_Barrio Piedra Buena*, c'est de l'autoproduction, je fais les films, les vidéos, les photographies, etc.

GPM : *Buenos Aires_Argentina. Villa Lugano 2008-2009*, c'est une question de survie personnelle. A Buenos Aires, le quartier qui s'appelle Villa Lugano a été fondé en 1908 par un Tessinois, Francisco Soldati, qui lui a donné le nom de son lieu d'origine. A l'époque, beaucoup de gens du Valais et du Tessin sont partis en Argentine, quelques 150'000 Suisses s'y sont expatriés. Soldati était un homme d'affaires. Buenos Aires n'avait pas encore annoncé la délimitation de son territoire de capitale fédérale argentine. Villa Lugano était un espace vide à la campagne où Soldati faisait de la casse. Lorsqu'il a trouvé cet espace, il l'a acheté grâce à ses contacts politiques, il savait que le terrain allait être annoncé comme faisant partie de la superficie de la ville. Il a fait ses affaires, a créé une ligne de train jusqu'à cet endroit, a construit des gares. Villa Soldati est un autre quartier tout proche, qui porte son nom de famille. Les immigrants italiens s'installaient ici. L'année dernière a été fêté le centenaire de Villa Lugano. La ville de Lugano, en Suisse, a voulu participer. Cet été-là, j'étais au Tessin, j'avais entendu que le maire ne savait pas quoi faire, alors je suis allé le rencontrer pour lui proposer le projet qui a été réalisé.



Gian Paolo Minelli, *Soldati barrio vista desde la autopista*, de la série *Villa Lugano*, 2008-2009

GPM : Pour moi, c'était l'opportunité de concrétiser un projet que je voulais faire depuis longtemps, mais pour lequel je n'avais pas l'argent. Depuis octobre 2008, lorsque j'ai commencé à photographier, jusqu'à la fin de mai 2009, j'ai pu payer le laboratoire, Luciano qui m'a assisté et mon propre salaire . Depuis j'avais organisé une grande exposition des photographies de Gabriele Basilico en 2001 au Musée d'art moderne de Buenos Aires (MAMBA) avec sa directrice Laura Buccellato, nous voulions mettre en place ce type de projet.

EB : Quel est ton lien avec Basilico ?

GPM : J'ai participé à plusieurs workshops, ma rencontre avec lui a été très importante. Je l'ai aussi assisté deux ou trois fois sur des projets. Nous sommes amis. Au printemps 2000, le Musée Stedelijk d'Amsterdam a présenté une rétrospective de son travail en relation avec son dernier livre *Cityscapes*, prête à circuler, et j'ai ainsi proposé de monter cette exposition au MAMBA.
Je ne fais presque plus de photographies pour des clients, encore quelques fois de la photographie d'architecture, mais je dois toujours trouver des moyens de subvenir à mes besoins. Alors, en Argentine, j'ai trouvé cette façon de travailler pour le monde de l'art et de la culture. Je me suis aperçu que l'attaché culturel de l'ambassade suisse de Buenos Aires ne pouvait pas s'occuper de tout, car en Amérique du Sud, pour que ça fonctionne, il faut toujours être là. J'ai donc travaillé pour l'ambassade suisse et, au fur et à mesure, j'ai collaboré plus souvent avec Pro Helvetia et d'autres institutions.
A une autre occasion, j'ai aidé une artiste française, Sylvie Blocher. Elle ne connaissait ni la langue, ni le pays. Avec Basilico, c'était un peu du même ordre, une discussion au café et ça devient un travail. L'exposition de Basilico est donc venue à Buenos Aires en 2001. J'ai fait tout le travail de production, trouver les sponsors pour l'amener. Nous avons monté l'exposition ensemble.

Gian Paolo Minelli, *Obreros ex villa pirelli*, de la série *Villa Lugano*, 2008-2009

GPM : On a organisé deux conférences sur l'importance de mettre sur pied des enquêtes photographiques sur l'espace urbain, comme les projets de la Datar dans les années 80 et ceux d'*Archivo dello spazio* (1987-1997) présentés au Palazzo Isimbardi à Milan par Roberta Valtora, projets auxquels Basilico avait participé. En 2001, Buenos Aires changeait beaucoup, ça devenait intéressant de faire un projet d'envergure. On préparait le terrain pour une enquête photographique, mais on n'avait pas d'argent pour la réaliser. Nous avons rencontré quelques bons échos, mais il n'y a pas eu de suite. L'été dernier, j'ai pris l'initiative de relancer cette idée en l'adaptant, ce qui a donné le livre sur Villa Lugano. Au mois d'avril prochain, nous allons refaire une conférence sur l'importance de ce genre de projet. Nous disposons maintenant du premier livre sur la question, et nous espérons que la ville de Buenos Aires en réalise d'autres.

EB : Même si *Zona Sur_Barrio Piedra Buena_Buenos Aires* et *Buenos Aires_Argentina. Villa Lugano* ont en commun les vues d'architecture, le second se distingue nettement par l'absence d'autoportraits et l'élargissement de ton champ de vision à des vues urbaines.

GPM : Oui, j'ai vraiment travaillé sur l'espace urbain. Je devais souvent me reprendre en me rappelant pourquoi je prenais ces images. Je ne pouvais pas réaliser de pures abstractions d'architecture comme j'aime le faire. J'ai travaillé avec un architecte de Buenos Aires qui vit à Villa Lugano, Ariel Carlos Pradelli. Il est professeur à l'université et lorsqu'on a commencé ce projet, il a mené un atelier pratique avec ses élèves de 4ème année sur Villa Lugano et sur ses potentiels comme la possibilité d'augmenter la valeur du terrain, de transformer la zone. Villa Lugano est une partie de la ville de Buenos Aires qui a l'avenir peut se transformer, devenir autre chose.
Par exemple, il y a un problème dans la ville de Buenos Aires lié à une tradition. Dans la partie historique du centre la plus habitée a lieu la foire aux animaux, la Rural, pendant un mois. C'est joli les chevaux, les vaches, toute l'animation. Mais il n'y a pas assez de place et c'est contraignant.

Gian Paolo Minelli, *Villa soldati D*, 2008, de la série *Villa Lugano*, 2008-2009

GPM : Villa Lugano est à 20 minutes du centre par l'autoroute. L'avenue Rivadavia, longue de 52 km, divise la ville de Buenos Aires en deux. Le Nord est bien développé, l'Etat y construit des écoles, des hôpitaux, et abandonne la zone sud dont les espaces vides sont investis par des favelas, des bidonvilles. Les habitants du Sud de la ville disent payer plus de taxes, car, en comparaison aux habitants du Nord, ils ne reçoivent rien.
Cette année, à Villa Lugano, 6000 élèves n'ont pas trouvé de place dans les écoles. Ils doivent aller dans la zone Nord, ce qui pose des problèmes aux familles, car les enfants n'ont pas nécessairement cours toute la journée.

EB : Dans les bidonvilles, ils vivent dans des conditions de vie très précaires.

GPM : Officiellement Villa Lugano compterait 280'000 habitants, mais les habitants disent qu'au moins 50'000 de plus y vivent. Les favelas sont toujours plus grandes et ceux qui y vivent n'ont pas de papiers. Beaucoup sont des étrangers venant du Paraguay, du Pérou, de la Bolivie.

EB : Tu es maintenant en résidence à Paris. Vas-tu travailler sur la banlieue en France ?

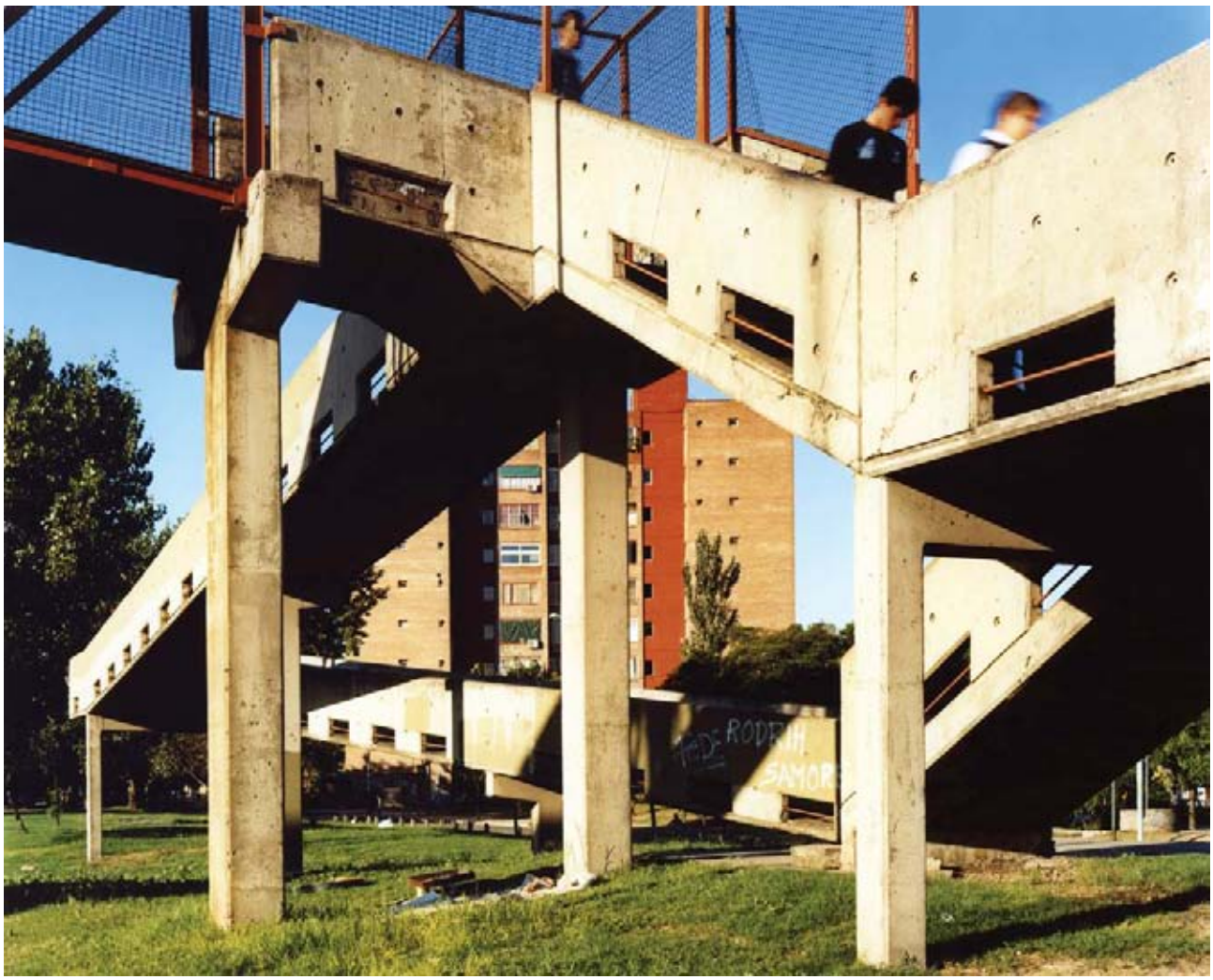
GPM : Oui, j'aimerais bien ,mais la résidence est de 6 mois. Ca passe très vite. Les premiers deux mois, je devais finaliser ce que j'avais en cours. Il y a eu la présentation du livre à Lugano, la projection du film au festival, le livre avec Codax, être ici, voir des musées, connaître la ville, marcher beaucoup. Et pour des raisons personnelles, j'ai besoin de temps.
Comme je te le disais auparavant, j'ai travaillé une fois avec une artiste française à Buenos Aires. Elle s'appelle Sylvie Blocher. Elle travaille avec la vidéo, son galeriste à Genève est Pierre Huber. Elle fait un travail personnel magnifique et elle fait partie d'un collectif d'artistes avec son mari, Francois Daune. Celui-ci est architecte, il travaille pour une agence nationale française pour la reconstruction et la réorganisation de la banlieue.

Gian Paolo Minelli, *Aquino y Mesomepotania*, de la série *Villa Lugano*, 2008-2009

GPM : Ils habitent à Saint-Denis et travaillent beaucoup dans la banlieue, comme artistes, et lui, aussi comme architecte qui dépend de l'Etat. Lorsque Sylvie Blocher est venue à Buenos Aires, je l'ai aidée pour la réalisation de son film, tout comme maintenant son mari m'a amené à Pierrefitte-sur-Seine dans la banlieue. Je suis en train de faire un premier travail de prise de vues sur un bâtiment. Pour l'instant, c'est encore assez superficiel parce que je viens tout juste d'arriver. La chose que je trouve pour le moment intéressante, ça vient un peu de l'idée de la décharge. Ce quartier s'appelle le quartier des poètes. Il a été construit il y a 18 ans. Ils ont décidé de le détruire. Pour le moment, ce bâtiment est vide. Les habitants ont été relogés.
La destruction va commencer dans quelques jours. En Suisse, l'accès au site aurait été barré, mais ici, c'est totalement ouvert. L'endroit est maintenant occupé par des trafiquants et des consommateurs de drogue, par la prostitution. C'est vraiment un lieu terrible. J'y vais le matin très tôt, je peux y travailler jusqu'à 11h, ensuite je dois partir, car le site devient trop dangereux. J'ai eu la chance de rencontrer un Luciano marocain, Rada. On est devenu amis. Il m'accompagne à chaque fois maintenant. Il reste avec moi les trois heures que je passe là-bas. Il connaît tout le monde, lui aussi doit vendre de la drogue. Il a reçu une balle dans la tête, mais elle n'est pas sortie. Il me dit qu'il a arrêté, cependant je ne le crois pas.

EB : Elle est tout de même particulière cette rencontre ! Il t'accompagne, reste trois à quatre heures à tes côtés. Il a reçu une balle dans la tête…

GPM : On parle beaucoup. Lui m'a accepté parce je lui ai dit que je suis Argentin. La situation en banlieue parisienne est vraiment une bombe à retardement. A Buenos Aires, lorsque je me retrouve dans une situation agressive, je peux parler, arriver à faire comprendre que je ne suis pas de la police, que je ne suis pas là pour embêter, que je suis là pour une toute autre histoire. Je suis allé dans ce bâtiment deux fois sans appareil. J'ai voulu entrer et deux jeunes sont arrivés. Ils m'ont ordonné de partir, sans forme de communication aucune: " Pars ". Maintenant que j'y vais avec lui, ils lui parlent mais ils ne m'adressent pas la parole.



Gian Paolo Minelli, *Puente Peatonal*, de la série *Villa Lugano*, 2008-2009

GPM : Il y a une agressivité terrifiante. En Argentine, c'est vrai qu'ils peuvent te tuer, mais il est possible de parler. La violence est différente. Je ne veux pas faire l'anthropologue, je parle de ce que je ressens. A Paris, le premier jour, lorsque je suis allé acheter du pain, j'ai mal prononcé le mot baguette. J'ai tout de suite été regardé bizarrement. Lorsque je vais acheter le ticket pour Pierrefitte on me répond " Quoi ?!!! ".
A Buenos Aires, lorsque tu arrives sans parler correctement l'espagnol, les gens le tolèrent : " Tu viens d'où ? qu'est-ce que tu as dit ? écoute on doit le dire comme cela… ". A Soldati, je me suis retrouvé dans une situation où l'on voulait me voler tout ce que j'avais. En est arrivé un, puis un autre, qui ont pris ma défense. Ici, j'ai entendu dire que deux journalistes s'étaient tout fait voler il y a deux jours encore. C'est dur, très dur. Il y a une grande paranoïa. Alors que je prenais une photographie du quartier de loin, avec une petite caméra digitale, un enfant de douze ans est arrivé en m'accusant : "Qu'est-ce que tu fais ? Tu as pris la photo, je t'ai vu! ". Lorsque je suis arrivé à la maison, j'ai téléchargé la photo pour la regarder. On ne le voit pas, grand comme une tête d'épingle au bout de la rue. C'est *Blow up* : j'agrandis, j'agrandis, j'agrandis et je vois une forme qui pourrait être lui.
J'ai réalisé aussi d'autres types de travaux photographiques. Tout est la conséquence d'une autre chose. C'est Luciano, avec qui je travaillais sur Piedra Buena (les autoportraits, la vidéo…), qui m'a parlé de ce hangar qui avait servi pendant 15 ans de dépôt aux décors du grand théâtre de Buenos Aires, le théâtre Colon. J'ai été le visiter. Tout était en pagaille, on ne pouvait rien réutiliser. J'ai donc fait une nouvelle série là-dedans. C'est de la photo pour laquelle j'ai besoin de silence, d'être tranquille. Je ne devais pas parler avec les gens. J'étais seul dans l'espace. J'ai réalisé ensuite qu'on pouvait tout de même utiliser les scénographies pour le festival de musique qu'on a mis en place dans le quartier. On les a aussi utilisés dans des actions durant la nuit. Un jour, le théâtre a vidé le hangar et nous l'avons occupé pour le collectif PiedrabuenArte. La police préfère notre occupation à celle de la favela d'en face qui avait déjà essayé de le forcer et de s'y installer. Avec nous, l'Etat n'intervient pas. Il ne nous fait rien comme il ne nous donne rien. On nous laisse travailler.

Gian Paolo Minelli, *Madres plaza de mayo*, de la série *Villa Lugano*, 2008-2009

EB : Que représente pour toi la photographie ?

GPM : C'est un moteur indispensable, c'est l'excuse pour s'approcher des gens et faire des choses. On me demande par moment si je suis un éducateur social. Non, je suis un artiste, photographe. Oui, j'ai fait quelques vidéos, je mène des projets à caractère social, mais je ne cesse pas pour autant de penser avec la photographie. Ma position est celle-ci : j'aime m'alimenter des expériences des autres, dans l'art moderne et contemporain, et la retrouver dans le milieu dans lequel je me bouge.